



Valérie Péronnet

# **LA MAISON POUSSIÈRE**

Roman

Flammarion >  
Québec >

## COUVERTURE

Conception graphique : Ann-Sophie Caouette

Illustration : Julie Marshall

## INTÉRIEUR

Correction : Léa Arthemise

Mise en pages : Michel Fleury

Déclinaisons numériques : Karine Chevrier Graphiste

© Hachette Livre (Marabout), 2022 pour l'édition française en grand format

© J'ai lu, 2025 pour l'édition française en format poche

© Madrigall Canada inc. – Flammarion Québec, 2025

Tous droits réservés

ISBN : 978-2-89811-373-4

ISBN (PDF) : 978-2-89811-374-1

ISBN (EPUB) : 978-2-89811-375-8

Dépôt légal : 3<sup>e</sup> trimestre 2025

Imprimé au Québec

[flammarionquebec.com](http://flammarionquebec.com)

*Oh, oh,  
Quel est ce petit bruit?  
Un débris de baiser  
Fracassant la mémoire  
D'un passant, là, dans l'existoire.*

RICHARD DESJARDINS







C'est un hiver très dur. Un hiver de pluie, de neige et de vents glacés qui font craquer les murs et souffrir les toitures. De noirceurs interminables, de ciels fous. Un hiver sans mots, sans douceur, sans personne.

Elle tourne en rond, de la cuisine à la chambre. Bourre les fourneaux de bois, ras la gueule, en espérant que ça suffira. Ça ne suffit jamais, même quand ils se mettent à feuler comme des fauves en colère. Alors elle bouche le bas des portes avec de vieux chiffons, comme si ça pouvait arrêter le froid. Elle tire les rideaux, même dans la journée. Remplit la bouilloire toute cabossée pour faire chauffer de l'eau. Rallonge le thé très noir dans la théière ébréchée, qu'elle boit avec du lait et du miel, dans la tasse rose de Dumontine, les paumes cachées dans ses mitaines, les doigts collés contre la porcelaine pour faire passer l'onglée.

Même quand ça dégèle dehors, elle a froid. De toute façon, ça ne dure jamais longtemps. Le vent se lève à nouveau, et la bise du Grand Nord vient replanter ses crocs de louve dans tout ce qui se trouve sur son passage. Une nuit, elle a même

entendu claquer les roches du jardin. Exactement le son qu'elle imaginait quand sa grand-mère disait en se rapprochant du feu jusqu'à donner l'impression de vouloir s'y jeter : « il gèle à pierre fendre. »

Eh ben voilà : fendues.

Ces jours-là, après ces nuits-là, les arbres semblent figés à jamais, prêts à voler en éclats au moindre souffle de vent.

Elle est complètement seule. Un matin, elle s'est demandé depuis combien de temps elle n'avait pas ouvert la porte d'entrée, caparaçonnée de vieux journaux derrière le gros rideau de velours, lourd comme au théâtre mais rose bonbon comme dans une pouponnière. Tout haut, pour entendre le son de sa voix. Chaque jour, elle vérifie qu'elle a encore une voix : elle se gratte la gorge et commence par un murmure pour ne pas s'apeurer de ses propres borborygmes. Elle choisit un mot qu'elle aime bien – hier, c'était *goéland* – et le prononce de plus en plus fort, jusqu'à le hurler, parfois, pour couvrir le bruit du vent. Elle enchaîne avec un autre mot, puis un autre, puis un autre encore, comme dans la litanie des *Trois p'tits chats*, quand elle était petite. Jusqu'à ce qu'elle cale. *Goéland. Lentement. Menterie. Riz au lait. Let it be. Birmingham. Game over...*

Quand elle en a envie, souvent, elle enfile sa vieille salopette par-dessus un gros collant de laine, son chandail sans forme aux poignets effi-

lochés et un énorme pull à col roulé violet, couvert de taches de peinture. Et elle monte à l'étage pour gratter. Elle en est à la chambre bleue. À la fin de l'automne, elle a poussé le lit au fond du couloir, déménagé la commode, décroché les rideaux dont les fleurs avaient disparu sous la poussière et sous l'effet des rayons du soleil, une décennie après l'autre. Elle n'aurait jamais su, pour les fleurs, si elle n'avait pas retrouvé dans le placard du fond caché dans la tapisserie, qu'elle a découvert en grattant, une chute de tissu que Dumontine avait précieusement roulée et emballée dans son papier d'origine – *Ronald Surprenant père et fils, textiles de qualité*. Le tissu a craqué sous ses doigts lorsqu'elle l'a déplié, un somptueux motif Art déco composé de toutes sortes de bleus, avec une pointe de vert et d'or. À peine jauni sur les pliures.

Elle a soigneusement remballé le tissu, avec l'air de savoir exactement quoi en faire. Plus tard. Parce que pour le moment, clairement, son objectif était de gratter : le papier peint sur les murs, la crasse et la poussière sur la plaque de la cheminée et le grand miroir piqué, la peinture écaillée sur les plinthes et les huisseries. Et la colle restée sur le plancher après qu'elle a arraché l'horrible moquette rougeâtre en gueulant tout ce qu'elle pouvait :

— Merde, fait chier. Quelle connerie d'avoir collé ce truc.

Dans le fond, elle gueule pour le principe. Elle a bien vu, cet été, que gratter lui fait un bien fou. Dès son arrivée, elle s'est attaquée à la salle de bains, après avoir déclaré bien fort dans le vestibule, comme si tout un public était pendu à ses lèvres :

— Bon, d'abord la salle de bains. Après, la cuisine. Et ensuite ma chambre. Comme ça, je serai parée pour l'hiver.

Elle a commencé par le carrelage. Carreau par carreau, un rouge, un blanc, un rouge, un blanc, à genoux sur un vieux coussin, gants en caoutchouc rose. Concentrée. Les cheveux attachés haut sur le crâne, sa sueur en goutte-à-goutte sur le sol en damier.

Ça lui a pris quatre jours, du matin au soir. Et trois de plus pour décrasser le lavabo et la baignoire, et changer les joints. Elle sait tout faire, cette fille-là. Son plaisir, quand elle s'est offert sa première douche, fière comme une reine dans son écrin d'émail rutilant ! Une semaine supplémentaire pour faire sauter la laque des lattes de pin qui recouvrent les murs, et deux jours pour la fenêtre à guillotine, qu'elle a peinturée dans la foulée, après avoir remplacé la moustiquaire crevée. Mi-juillet, la salle de bains était comme neuve. Ou plutôt toujours aussi vieillotte, mais beaucoup moins décatie, pimpante comme une vieille dame endimanchée. Pour fêter ça, elle s'est fait couler un bain dans lequel elle s'est lovée avec délice, fenêtre ouverte

pour écouter le soir s'emparer du jardin. Le vétiver de la savonnette se mélangeait avec les odeurs de térébenthine et les effluves de l'herbe après la pluie. Tout semblait apaisé.

Les jours suivants, elle a pris d'assaut la cuisine. Lavé l'intégralité de la vaisselle, dégraissé les casseroles et les ustensiles, qu'elle a entreposés méthodiquement sur le perron-galerie. Trié et nettoyé toutes les conserves, les pots de miel et de confiture, les breuvages, les bouteilles de sirop, de vin, de vinaigre. Jeté des quantités de provisions périmées. Rangé dans des boîtes propres ce qui pouvait encore être consommé. Une fois les placards vidés, elle a tout lessivé. Chaque recoin récuré avec obstination, insistance. Obsession. Avant de gratter à la raclette la vieille peinture tellement cuite qu'on ne pouvait plus imaginer sa couleur d'origine : blanc ? beige ? jaune ? Elle a tranché, et tout repeint d'un beau crème laqué faisant ressortir le Formica bleu profond des placards et de la table. Début août, la cuisine était aussi pimpante que la salle de bains, belle comme au premier jour. Peut-être plus, même, parée de cette patine discrète qui aurait sûrement fait capoter Dumontine.

Elle travaille fort et semble s'y connaître, pas qu'en grattage. Ses gestes précis, son organisation méthodique, sa détermination. Je ne suis certainement pas son premier chantier. Le plus frappant, c'est sa compréhension intime de l'esprit du lieu,

et sa manière de me respecter, et même, peut-être, de me ressusciter. Rien de tape-à-l'œil. Ses choix sont modestes, discrets, étonnamment justes. Comme si elle savait, mieux que quiconque, ce qui me convient. Comme si elle connaissait, mieux que quiconque, cet endroit que pourtant elle ne connaît pas.

La façon dont elle a redonné vie à la grande chambre du fond est spectaculaire. Depuis presque toujours – enfin, je sais exactement depuis quand, mais c'est pas le temps d'en parler –, cette pièce était un vaste rebut, rempli de patentes sans vie, de meubles boiteux, de cartons d'abandon. Pourtant, elle l'a choisie, immédiatement.

Trois jours pour descendre tout le fatras dans le jardin. Au milieu duquel elle a trouvé le grand lit gris clair, délavé et démonté. Deux coffres de vêtements qu'elle trierait plus tard, une malle d'osier remplie de draps jaunis. Un immense tableau étrange qu'elle a reluqué un long moment en lui demandant :

— T'es beau ou t'es moche, toi ?

Il semble qu'elle n'ait pas pu trancher. Des tapis mités, qu'elle a balancés au feu. Des caisses de livres et de papiers, trois pieds de lampes de guingois aux abat-jour dépenaillés. Toutes sortes de boîtes en carton, en ferraille, en bois peint, qu'elle n'a pas ouvertes. Des bébelles et des gogosses qu'elle a extirpées des placards.

Elle a dégagé la fenêtre du fond, obstruée par une vieille armoire chambranlante. Reculé jusqu'à la porte pour vérifier ce qu'elle avait pressenti et murmuré :

— J'en étais sûre.

Elle a tout de suite compris que cette pièce est la plus belle de l'étage, avec sa triple exposition et son poêle en faïence blanche.

Elle a passé le reste du mois d'août à lessiver le parquet, décaper murs, portes et fenêtres, gratter, cirer. Peinturer les bois du lit, lui fabriquer un sommier à lattes, battre le matelas pour qu'il dégorge ses années de poussière. Laver les draps, plusieurs fois, séchés au grand air sur le fil du jardin, et même une nuit à la lumière argentée de la pleine lune pour qu'ils retrouvent leur blancheur. Frotter légèrement avec une brosse humide, jusqu'à leur trouver une jolie couleur rose orangé subtilement passée, la paire de fauteuils du salon, qu'elle a fait sécher au soleil avant de les monter pour les installer devant le petit poêle blanc.

Quand elle l'a ouvert, elle a découvert avec stupeur qu'il était absolument neuf : pas la moindre trace de suie. Sur son flanc droit, une fine étiquette de cuivre qu'elle a frottée pour la faire briller annonçait : *Placide Ladouceur – foyers et cheminées – Montréal – 1904*. Ça l'a fait glousser :

— Ha ha ha ! Ladouceur du foyer !

Après avoir vérifié qu'il était relié à un conduit, elle a tenté une première flambée, prudemment. Un peu de boucane, le temps qu'il chauffe, et puis il s'est mis à tirer en ronronnant vaillamment. Elle a tendu les mains vers lui pour sentir s'il diffusait bien la chaleur escomptée, avant de soupirer :

— Miracle!

*Raclément. Menthe à l'eau. À l'hosto. Tôt ou tard. T'ar ta gueule à la récréééééé. J'ai dix ans ; je sais que c'est pas vrai mais j'ai dix ans...*

La fin de l'automne, elle l'a passée à mettre de l'ordre dans le jardin. Tailler, nettoyer, organiser. Jeter aux vidanges ce qui traînait depuis des lustres. Et amasser dans l'entrée du sous-sol tout ce dont elle aurait besoin pour affronter l'hiver, en plus du bois à brûler. Sur ce point au moins, elle est parée : les deux pièces de la cave sont gavées du sol au plafond du bois de ce qui restait de la maison d'Émercienne. Quand les feuilles des frênes et des ormes ont commencé à roussir, elle était prête. Salle de bains, cuisine, chambre, entièrement réaménagées, saines et confortables. Fourneaux en état de marche. Placards pleins. Et dans l'entrée du sous-sol, en plus des provisions pour tenir un siège, assez de peinture en stock pour refaire les deux autres chambres, le couloir, l'escalier, l'entrée et le salon d'ici le printemps. *Y a plus qu'à. Cacao. Ordinaire. Nerf de bœuf. Bœuf en daube. Doberman. Manivelle.*

Il ne gèle pas encore très fort. Il a neigé une fois ou deux, plus quelques petites poudreries, juste pour donner le ton. Plus l'hiver arrive dehors, plus elle se sent bien dedans. La preuve: elle chante de plus en plus souvent.



Quand je suis arrivée, je l'ai trouvée très saine. Décatie, bizarre, bariolée, mais saine. Le toit avait été refait peu de temps avant, aucune trace de moisissure ni d'humidité. Ça m'aurait découragée, je crois. Là, il fallait seulement tout nettoyer et tout rafraîchir. Ça, pour rafraîchir, ça m'a rafraîchi. Mais pas tout de suite. Au début, il s'agissait de faire un grand, énorme, immense ménage, avant de tout repeindre. Pas de quoi paniquer. La technique, c'est d'avancer pièce par pièce pour ne pas se faire écraser par l'ampleur de la tâche. J'avais tout l'été et tout l'automne devant moi : j'ai commencé par la salle de bains, parce qu'il n'y a rien de plus déprimant que de ne pas pouvoir se laver après une grosse journée de chantier. Et puis la cuisine, histoire de ne pas mourir empoisonnée par la crasse accumulée depuis... depuis quand, d'ailleurs? Pas trop d'idées sur la question. À vue de nez, je dirais qu'elle date de la fin du dix-neuvième. Et, d'après ce que j'ai trouvé sous ma raclette, il est probable que personne, avant moi, n'ait songé à la repeindre.

Quel bordel, cette cuisine ! On aurait dit la cuisine-maison de poupée que j'avais découverte, un été, au fond d'une caisse oubliée dans le grenier des grands-parents. Tout en vrac, à moitié déglinguée, mais remplie de trésors. J'avais passé des heures et des jours à tout rafistoler, trier les pots miniatures par contenu, refermer les boîtes, organiser les étagères. Je me souviens de l'odeur, un mélange de carton poussiéreux et de gâteau un peu trop cuit. Et du crissement du papier cristal, fragile comme de la dentelle, en déballant les mini-accessoires entassés au fond de la caisse.

C'est pareil, ici, mais en grand. Comme si j'avais rapetissé pour être à la taille de la maison de poupée. À moins que ce ne soit elle qui ait grandi. Va savoir... C'est exactement ce qu'il me fallait : une masse de travail et le voir avancer. Comme dans la salle de bains, un carreau après l'autre, et savourer, contempler le damier qui change de couleur. La satisfaction de découvrir le résultat, comme dans les émissions de télé où on montre les transformations de chirurgie esthétique ou de relooking : avant/ après. Là, c'est moi qui l'ai fait.

Mais bon, la salle de bains, à côté de la cuisine, c'était du petit jeu. Vieille et fatiguée, peut-être, mais parfaitement vide. J'ai bien senti, en grattant, que j'étais dans le rien. Neutralité absolue. Du carrelage, de la faïence et de l'eau de Javel. Un bon coup de peinture et on n'en parle plus.

Les pièces de vie, c'est autre chose. Même si je ne veux pas le savoir, je le sais quand même : la plus infinitésimale des parcelles de quoi que ce soit que je touche semble avoir un truc à raconter. Et moi, les trucs à raconter, non merci. Je veux bien gratter la crasse, à condition de ne pas savoir d'où elle vient ni ce qu'elle trimballe.

C'est pour ça que j'ai choisi la grande chambre du fond. Bon, pas que pour ça : ça sautait aux yeux que c'était la plus belle. La plus claire, la plus vaste, la mieux proportionnée. Mais surtout la moins habitée. J'ai senti tout de suite qu'il n'avait pas dû se passer grand-chose dans cette chambre-là. La preuve : le poêle n'a jamais servi. Blanc comme neige. Je n'ai eu qu'à froter la plaque de cuivre. Cette pièce, on dirait un vaste débarras sans âme et sans histoire. Exactement ce qu'il me faut.

Je l'ai repeinte en blanc ; en rien. Je ne sais pas trop qui habitait ici, mais visiblement, on aimait les teintes vives. C'est bizarre, d'ailleurs, cette explosion de couleurs plutôt moderne dans un décor complètement suranné. Même délavées, elles en mettent encore plein les mirettes. Moi, ça me fatigue. C'est pour ça que j'ai opté pour le blanc.

Ça repose, le blanc.

Du coup, quand les deux crapauds de l'entrée ont repris des couleurs, je les ai montés là-haut. Posés de chaque côté du poêle, ils ressemblent aux deux joues roses d'un visage ; quand j'entre dans

cette chambre, on dirait qu'elle se marre. Ça en fait au moins une qui rigole. Elle est tellement grande qu'elle me sert aussi de salon. Enfin, de pièce à vivre. Enfin, d'endroit où me poser quand j'en ai assez d'être dans la cuisine. Un salon, il y en a un en bas, mais je ne veux pas y aller. Pas pour le moment, en tout cas. J'ai suffisamment à faire avec le reste, pas envie de m'encombrer avec ça. La porte, je l'ai ouverte une fois. Il fait noir comme dans un four là-dedans. Les fenêtres sont obstruées, y compris le bow-window ; je ne sais pas ce qu'ils ont voulu cacher ou protéger. Et je ne veux surtout pas le savoir. J'ai seulement vérifié que ça ne sentait pas le moisi. Mais non, juste la poussière.

Ça a l'air d'être plus ou moins rempli de meubles et de cartons. Je crois que le mur du fond est tapissé de livres, mais je n'ai pas regardé. C'est au-dessus de mes forces, toutes ces choses. Je n'ai pas besoin de ça. Et surtout pas d'un *living*. Je ne suis pas ici pour *liver*, je suis ici pour gratter. Manger, me laver, dormir, ne pas mourir de froid et gratter. J'ai tout l'étage qui m'attend. Plus l'entrée, le couloir et l'escalier. Je ne vois pas ce que je ferais d'un salon. *Longtemps. Temps mort. Mords-moi le nœud. Nœud coulant. Lentement. Mandarine. Rhinocéros. Rostropovitch.*

Rostro. Son prélude en boucle durant des jours et des jours. Comme le vent qui semble vouloir souffler jusqu'à la fin des temps. J'avais dit pas de musique. Pas de radio, pas de télé. Mais la musique

dans ma tête, je ne sais pas comment l'arrêter. L'archet de Rostro qui me scie le cerveau avec son Bach, jour après nuit. Le seul moyen de le faire taire, c'est la raclette. Gratte. Gratte. Gratte.

J'aime bien aussi l'odeur de la peinture, quand elle prend toute la place, y compris celle de Rostro. Je la sens progresser dans ma boîte crânienne, un peu comme lorsque je vois progresser la couleur sur le mur ou sur le plancher que je suis en train de peindre. La peinture, c'est un shoot intégral, un voyage intérieur/extérieur. Au bout d'un moment, à force de badigeonner, tu fais corps avec ce que tu peins. Tu es les lattes, les fibres, les plinthes. Les fissures, les moulures, le plâtre. Les poils du pinceau qui s'immiscent dans chaque interstice. Tu te laisses absorber et tu n'es plus rien. Juste une couleur, une matière. Une couche supplémentaire.

Je ne pensais pas que ce serait si simple. En fait, c'est comme une course de fond : tu te lances, et puis tu avances, sans penser à rien. À rien d'autre qu'à avancer. Surtout ne pas se demander quand on arrive. Ni combien de kilomètres, combien de temps il reste, et pourquoi on fait ça. Ne pas sentir si on a mal ou si on peine. Aucune question. Seulement avancer. Avancer. Avancer. À un moment, tu tombes, mais tu es tellement sur ta lancée que tu ne t'en rends même pas compte. À rebours. *Bourre la gueule. Gueule de loup. Loup-garou. Roubignoles.*

Perdu.